

Et vers la neuvième heure Jésus clama en un grand cri :

« *Eli, Eli, lema sabachtani ?* », c'est-à-dire :

« *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?* »

Matthieu 27, 46

Emilia. – *Trahison ! Trahison ! Trahison !... J'y songe, J'y songe... Je devine ! Oh ! Trahison !... Je l'ai pensé alors !... Je me tuerai de douleur... Oh ! Trahison !*

Shakespeare, *Othello*, Acte V, scène II

Introduction

Les raisons qui m'ont poussé à réfléchir sur le phénomène de la Trahison (et, corrélativement, de l'abandon) sont doubles. Elles relèvent tout d'abord d'une histoire personnelle qui m'a amené, de façon littéralement obligée, à m'intéresser à la chose. Par ailleurs, ceci découlant de cela, elles ont engendré une interrogation théorique, c'est-à-dire une réflexion permettant d'en extraire certaines constantes, ou invariants, de manière à les envisager comme objets de transmission et, de cette manière, arrêter de les subir ou de les traîner en soi comme autant de poids entravant la marche du vivant. Soit dit en passant, c'est bien pour cela que l'on écrit : pour échanger et faire circuler quelque chose qui a fait son chemin en-dedans et qui demande à être partagé, dévoilé, d'une manière ou d'une autre. On n'écrit pas uniquement pour soi. On s'adresse à un autre, réel ou imaginaire, à qui l'on parle en espérant pouvoir l'intéresser. Ainsi, durant de longues années, je me suis surpris en train d'adresser mes écrits à un ami très cher – mais absent –, m'imaginant ses réactions

lors de sa lecture, discutant avec lui tout au long d'élaborations qui m'apparaissent tantôt absconses, tantôt accessibles, mais toujours orientées vers cet « autre » en direction duquel les mots s'envoient, dans un ailleurs bienfaisant et à l'écoute attentive de ces efforts solitaires.

Ces deux axes (biographique et théorique) se rejoignent néanmoins en maintes occurrences et fusionnent autour d'un fait qu'il n'est certainement pas abusif de qualifier d'*universel*, dans la mesure où la trahison se retrouve un jour ou l'autre dans toute existence, y produit des effets ravageurs ou constructifs et y occasionne – c'est le moins qu'on puisse dire – d'indéniables *effets*. Il suffit, pour s'en prouver, d'écouter du fond de son être, de ses tripes, l'exclamation christique proposée en exergue. Par ailleurs, et comme c'est le cas pour toute autre forme psychopathologique, rien ne compte, à son égard, « qui n'existe au moins en germe au registre universel ⁽¹⁾ ».

Si le phénomène est bien tel – et je suis persuadé qu'il l'est, dans la mesure où il incarne une forme suprême de « tentation ⁽²⁾ » – il révèle également ce que nous ne devons pas hésiter à qualifier de *structure*, de construction spécifique initiale caractérisant un tel acte et sous-tendant son apparition. Car, en effet, il n'y a pas de trahison possible sans confiance, ni d'abandon sans un minimum d'attachement. L'un et l'autre sont intimement liés, noués, interdépendants. De ce point de vue, et pour illustrer en quoi il est bien question ici d'organisation, ou de structure, cette interdépendance implique des liens spécifiques, des intrications relationnelles qui déterminent rigoureusement le phénomène en question : on n'est pas *trahi* par un *ennemi* invétéré, ni abandonné par un parfait *inconnu* :

Le soir venu, il était à table avec les Douze. Et tandis qu'ils mangeaient, il dit : « En vérité je vous le dis, l'un de vous me

1. P. C. Racamier, *Les Perversions narcissiques*, p. 25.

2. Au sens non moraliste/judéo-chrétien du terme, mais bien dans son rapport aux bénéfices escomptés. On trahit afin d'être gratifié par quelque chose – pouvoir, argent, transport amoureux...

livrera. » Fort attristés, ils se mirent chacun à lui dire : « Serait-ce moi, Seigneur ? » Il répondit : « *Quelqu'un qui a plongé avec moi la main dans le plat, voilà celui qui va me livrer* ⁽³⁾. »

On ne partage pas son repas, on ne « plonge pas la main dans le plat » avec n'importe qui. On le fait avec ceux qu'on affectionne ou en qui l'on croit. Or, l'attachement, la confiance sont des réalités psychiques âprement construites et dont la nécessité est impérieuse, comme l'a brillamment montré l'école anglaise après les travaux inauguraux de Bowlby sur le sujet. Dans cette perspective, l'abandon/trahison dévoile un véritable canevas comportemental possédant une histoire, un déroulement et la possibilité d'épilogues plus ou moins salutaires, puisqu'il ne peut advenir que sur un terrain déjà depuis longtemps balisé. Il apparaît donc essentiel d'examiner la manière dont cette trame se dessine, ce qu'elle implique de la part des différents protagonistes – le traître, le trahi, ce pour quoi l'on trahit – et l'impact littéralement bouleversant qu'elle peut avoir sur le destin subjectif. Ce canevas, cette organisation, sont intéressants car ils semblent ressortir de ce que Jung a nommé, tout au long de son œuvre, un schème archétypal. Autrement dit, une logique récurrente, trans-historique semblant s'emparer des individus (ou des communautés humaines) à certains moments cruciaux de leur parcours, pour y introduire – Dieu sait pourquoi – un ingrédient spécifique provoquant une bifurcation existentielle. Pour le dire autrement, une « prise de conscience », c'est-à-dire l'intimation à une métamorphose individuelle, pour le meilleur ou pour le pire.

Avec l'irruption archétypique – tomber raide amoureux ; se voir subitement obligé de tout quitter ; être foudroyé par un sentiment d'incarcération... –, quelque chose du paysage antérieur *bascule* et vient être modifié de façon radicale. Ce peut être vrai pour les individus comme pour les collectivités, voire même les civilisations qui semblent, elles aussi, soumises à certaines nécessités développementales que nul ne peut enrayeur ou éviter.

3. Matthieu, 26, 20-24. Souligné par moi.

Lorsqu'on affirme ceci on énonce – j'en suis conscient – une véritable énormité, dans la mesure où il serait sous-entendu qu'il existe quelque part, du côté de l'archétype précisément, une forme particulière *d'intention* s'exprimant à l'égard du sujet ou du groupe concerné. La chose n'est cependant pas aussi prétentieuse qu'il y paraît. Car, il n'est pas impossible que l'obligation d'une telle bifurcation provienne, non pas des nuées célestes en lesquelles une divinité bienveillante (ou maléfique) porterait un regard destinal sur les choses, mais bien d'une forme *d'épuisement ontologique d'une façon d'être*, d'une sédimentation d'habitudes ou d'atavismes ayant totalement consumé leur potentiel, éveillant à l'intérieur de soi, de la communauté, des ressources évolutives ou métamorphiques restées trop longtemps en sommeil :

L'homme oublie toujours que ce qui fut bon une fois ne le reste pas éternellement. Il continue à suivre les voies anciennes, autrefois bonnes, longtemps après qu'elles sont devenues mauvaises et ce n'est qu'au prix de très grands sacrifices et de peines inouïes qu'il peut se délivrer de l'illusion et comprendre que ce qui fut autrefois bon a peut-être vieilli et ne l'est sans doute plus. Il en est ainsi des petites choses, comme des grandes. Les voies et les méthodes de l'enfance, bonnes autrefois, il a peine à les abandonner même quand leur nocivité est démontrée depuis longtemps ⁽⁴⁾.

Si l'on accepte ces dernières propositions, il n'est en aucun cas nécessaire d'aller chercher une quelconque intention « externe » à l'individu, au groupe, étant donné que c'est bien du dedans, des dynamismes internes que se mettrait en branle la nécessité transformative révélée par « l'événement » alors perçu comme en étant la cause – alors qu'il en est l'effet. Inconscient, certes, mais l'effet tout de même.

4. C. G. Jung, *Types psychologiques*, p.180.

En toute humilité, il m'est impossible de trancher définitivement cet épineux problème : je ne puis affirmer qu'un tel phénomène advient *parce que* l'effraction archétypique s'impose comme une soudaine nécessité (« Tu as été trop loin, il est temps que cela cesse ⁽⁵⁾ ! ») ou, au contraire, *parce que* la situation antérieure l'induit par extinction des ressources premières (« Je n'en puis plus, un nouveau est indispensable, même si je le redoute ⁽⁶⁾. ») Si j'affirmais une telle chose, cela reviendrait à dire qu'il me serait possible de proclamer l'existence de « Dieu ⁽⁷⁾ », ce qui n'est mon rôle, ni en tant qu'analyste, ni en tant que psychologue. En tant que tels, il est par contre tout à fait fondé d'énoncer la chose suivante : « J'é mets l'hypothèse qu'il existe une puissance agissante objective, et, fort de cette hypothèse, vais tenter d'en apporter certaines preuves. » Mais, en aucun cas, je ne suis en mesure d'annoncer qu'elle « existe » en tant que substrat sur lequel bâtir une architecture théorique ou scientifique. Tel n'est le rôle, ni du psychologue, ni de l'analyste, ni du chercheur. Dans quelque domaine que ce soit. Pour ce qui est de la sphère privée, il en va tout autrement, bien sûr. Mais ce n'est pas elle qui nous concerne ici.

Insistons-y, parce que beaucoup de choses incroyablement stupides ont été dites à ce sujet depuis fort longtemps ⁽⁸⁾, il ne nous est pas accessible de définir si une irruption archétypale provient, ou non, d'une intention *externe* au sujet (« provenant effectivement d'un Au-Delà ») ou, au contraire, si elle est inhérente à ses mouvements profonds tels que nous en avons décrit, très brièvement, certains effets dans les lignes précédentes. Nous sommes là dans le domaine récemment décrit par la science de *l'indécidabilité*, espace conceptuel très inconfortable, admettons-le sans réserve.

5. Saint Paul sur le chemin de Damas, par exemple.

6. Illustré notamment par la langueur de M^{me} Bovary (Flaubert) ou celle d'Ariane dans *Belle du Seigneur* (Cohen).

7. C'est-à-dire une instance objective, externe à l'individu tout en lui étant transcendante et manifestant à son égard un certain nombre d'intentions.

8. Avec une formidable recrudescence depuis l'avènement du New Age...

Restent les faits : il est indéniable que, dans nombre d'existences (peut-être dans toutes ?) surgissent ces instants où l'on se retrouve soudain délaissé, bafoué, traité comme un déchet, comme une chose bonne à jeter, et au cours desquels toute l'organisation, la sécurisation, la tranquillité antérieures sont laminées, apparemment pour toujours. Ces événements – forts désagréables aux yeux du moi, de l'ego, qui tente, à tout prix, de les éviter – font figure *d'intrus* dans un parcours souvent linéaire ou, pour le moins, souhaité comme tel. C'est la fameuse homéostasie psychique, proche parente de l'inertie, drogue dure s'il en est, qui se voit soudain secouée, retournée, bousculée de manière irrévocable et sans la moindre considération pour l'utilité des équilibres anciens.

Ce qui peut avoir pour conséquence, tout simplement, la mort individuelle.

Ainsi, l'irruption archétypale se moque éperdument de l'individu en lequel elle s'invite. Elle suit une sorte de logique, une fois encore, qui lui est propre et pouvant avoir pour effet le déchirement radical et définitif de celui en lequel elle s'impose. Raison pour laquelle Jung avait parfaitement raison de comparer les archétypes à des divinités, étant donné qu'il s'agit bien de forces dépassant fréquemment les capacités égotiques de celui qui s'en trouve, soudain, l'objet et qui peuvent, de ce fait, *l'anéantir*.

Ce qu'induit la trahison est de cet ordre. En tant que déchirement empirique, elle dévaste, parfois irrémédiablement, un socle ontologique essentiel – la confiance primordiale –, nécessaire à tout enfant nouveau-né dont l'être « sait » qu'il ne peut se débrouiller seul, et qu'il lui faut *un autre* pour se maintenir en vie ⁽⁹⁾. Cette prime confiance est un ingrédient indispensable pour tout devenir humain. Qu'elle soit secouée, abîmée, remise en question ou véritablement annihilée dépendra des facultés disponibles face à l'événement « traître », et à la façon dont le sujet le confrontera. Mais, en aucun

9. P. Willequet, *Le Vide spirituel*.

cas, il n'est pertinent d'imaginer que l'intensité du phénomène « tienne compte » de celui en lequel il advient. C'est pourquoi la mort rôde, toujours, là où surviennent trahison et/ou abandon.

Afin d'introduire de manière un peu précise les motifs générateurs de la présente réflexion, il apparaît utile de les résumer de manière sommaire, en les étalonnant des plus objectifs (théoriques) au plus subjectifs (empiriques, personnels). J'en vois trois fondamentaux, autour desquels s'articuleront d'autres éléments, plus périphériques. Tous donneront, je l'espère, matière à réflexion et, surtout, permettront d'envisager le phénomène dans sa complexité. Car complexe, il l'est effectivement.

I) Tout d'abord, il m'a semblé indispensable de réagir au texte de James Hillman intitulé *La Trahison*⁽¹⁰⁾, justement. Dans cette importante contribution, l'auteur développe un argumentaire provocateur, fort stimulant mais critiquable dans la mesure où, par maints aspects, il me semble faire fausse route et confondre des concepts qui ne doivent pas l'être. J'exposerai ainsi, dans un premier temps, la thèse de Hillman pour en souligner, d'une part, les aspects pertinents – et Dieu sait s'il y en a –, tout en dénonçant par ailleurs ce qui me semble constituer de véritables erreurs ou des affirmations unilatérales, infécondes à mon sens.

II) Le second motif qui s'est naturellement imposé se rapporte à des préoccupations plus personnelles, étant donné qu'elles concernent ma profession et mon existence en tant qu'analyste. En effet, en situation clinique, je rencontre de façon récurrente des personnes ayant été (ou estimant avoir été) trahies, et qui ont vu leur existence radicalement, pour ne pas dire définitivement perturbée. Souvent pour le pire. Cette prise en compte du « pire » ne doit pas être entendue comme une marque d'hypocondrie ou un mol apitoiement sur soi.

10. J. Hillman, *La Trahison*.

Non. Il faut l'entendre au sens fort du terme, dans son rapport terrifiant à la destruction et à la néantisation progressive de tout élan vital, de toute envie de vivre.

À ce propos, je pense que la société contemporaine a été, et continue d'être durablement contaminée par la fameuse assertion nietzschéenne selon laquelle « tout ce qui ne tue pas rend plus fort ⁽¹¹⁾ ». Énoncé catastrophique, qui érige le surmoi en une sorte d'indépassable modèle comportemental, incitant chacun d'aller *chercher* ce qui fait le plus mal, puisque c'est là que se trouvent les ingrédients permettant l'accès à un surcroît de force ou de vitalité. L'équation était peut-être appropriée au philosophe allemand mais, malheureusement, elle est devenue un lieu commun, un prêt-à-penser univoque, voire même un slogan qu'il est désormais difficile de critiquer. Ce qui est particulièrement agaçant. On trouve d'ailleurs une tendance analogue chez Hillman, comme on le verra dans les pages qui suivent. En tout état de cause, il me semble que rien n'indique que le « développement » d'un sujet, son expansion intellectuelle, affective ou spirituelle soient nécessairement activés par la souffrance absolue, celle qu'on rencontre, notamment, dans les situations abordées ici. Nous y reviendrons également, et longuement.

III) Enfin, l'ultime motif, tout à fait personnel celui-là, relève de la sphère biographique. Au cours de mon existence, j'ai trahi. Avec légèreté et désinvolture, avec l'impérieux besoin d'effacer l'encombrant « objet ⁽¹²⁾ » dont il me semblait nécessaire de m'éloigner. Je l'ai justifié à mes propres yeux par mille astuces rhétoriques plus ou moins valables, plus ou moins probantes. Mais je l'ai fait.

Et puis, il n'y a pas si longtemps, j'ai moi-même été trahi et délaissé de la façon la plus inqualifiable, par l'être en lequel j'avais

11. F. Nietzsche, *Le Crépuscule des idoles*, p. 157.

12. « L'objet » est à comprendre ici comme opposé au sujet. En l'occurrence, et la plupart du temps, il s'agit d'un autre être humain, ou d'un groupe de personnes (communauté, affiliation spécifique, etc.).

placé toute ma confiance, mon amour et mes projets. Situation qui m'a fait traverser des zones de désespoir et de détresse auxquelles je ne m'attendais pas. L'indescriptible blessure qui en a résulté se compte en mois, en années. Et j'ai été le premier abasourdi par sa profondeur, par l'impression de total délitement, d'absolu désarroi qui m'a habité durant cette période, interminablement pénible. L'état dépressif qui en a résulté, le processus dévastateur qui s'en est suivi m'ont, à plusieurs reprises, amené à envisager d'en finir une fois pour toutes.

Là n'est toutefois pas l'intérêt de la chose. Et le récit circonstancié de cette lente agonie, avec tous les éléments factuels qu'elle peut impliquer, ne me semble pas utile à la présente réflexion. L'intérêt se situe plutôt dans la phénoménologie de la crise. Car, en tant que « professionnel de l'écoute des mouvements de l'âme », j'étais relativement bien placé pour observer de façon fine et avertie (du moins, je l'espère), les ravages causés par cette défection sur tous les aspects de mon être. Aussi bien physiques que psychiques. Et le cheminement tout à fait involontaire, ahurissant, que cet événement a produit en moi et qui, je pense, peut être éclairant pour ceux qui ont vécu de pareils traumatismes. Ou pour ceux qui ont pour projet de les faire subir à d'autres, par ennui, nécessité ou plaisir de nuire.

Ces trois motifs s'interpénètrent bien sûr, se rejoignent et sont certainement utiles afin de dégager une sorte de paysage capable de circonscrire l'architecture particulière, la structure dont il était question plus haut, relativement à ce qui peut se passer chez un sujet ou une communauté lorsque surgit le phénomène qui nous intéresse ici.

JOB OU LE PARADIGME DE L'HOMME TRAHİ

L'histoire de Job est, à la fois, l'une des plus révélatrices et des plus scandaleuses qui soient. Rien que pour cela, elle mérite que l'on s'y arrête amplement, comme le fit Jung à son époque ⁽¹⁰⁷⁾, tant les enseignements qui peuvent en être tirés sont riches, protéiformes et stimulants. On verra très rapidement pourquoi ce récit est à ce point intéressant, et surtout, en quoi il concerne le destin humain de manière ultime. Pour le dire autrement, je pense qu'il ne faut pas hésiter à l'envisager comme une situation *limite*, capable de concerner chacun de nous, à un moment ou à un autre de son existence. Car le destin de Job est « universalisable ». Il s'adresse à notre intime détresse face à l'arbitraire ; à notre désorientation lorsqu'on est confronté à l'incompréhensible et à l'injustice les plus flagrants ; et, enfin, au plus violent sentiment de révolte lorsqu'on se sent, ou qu'on se sait, trahi.

C'est pourquoi l'histoire est à la fois révélatrice et scandaleuse. Et, malgré le fait qu'elle mette en scène des personnages fictifs, éloignés dans le temps et relevant d'une mythologie apparemment obsolète, elle nous saisit à la gorge et continue de le faire, plusieurs millénaires après sa rédaction ⁽¹⁰⁸⁾. Ce qui n'est tout de même pas anodin.

- Elle est tout d'abord révélatrice, parce que d'entrée de jeu, elle met en présence, dès les premières lignes, l'humanité rencontrant ce qu'on pourrait appeler les puissances initiales, ces énergies primaires représentées ici par Yahvé (c'est-à-dire « Dieu ») et par Satan. Autrement dit, le livre de Job décrit un des possibles parcours humains lorsqu'il est livré aux forces titanesques incarnées par les opposés fondamentaux : impulsions cohésionnantes d'un côté,

107. C. G. Jung, *Réponse à Job*.

108. M. Quesnel & P. Gruson, *La Bible et sa culture*, p. 14 et suiv.

volontés destructrices de l'autre. Forces de vie et forces de mort. Eros et Thanatos, si cette terminologie est encore aujourd'hui audible.

Ainsi, avec ce personnage biblique tout à fait singulier, nous plongeons immédiatement, sans fioriture, au cœur du drame humain, dans l'œil du cyclone qui nous fait créature vulnérable, feuille agitée par les vents immémoriaux, fêtu de paille roulé par les bourrasques du vivant et du trépas.

Car son parcours peut effectivement se résumer de la façon suivante : si l'on y réfléchit bien – c'est ce que se propose ou devrait se proposer toute démarche analytique ou thérapeutique un peu conséquente –, force est d'admettre qu'à l'instar du héros vétéro-testamentaire, l'homme est le jouet de forces incommensurables, inouïes, auxquelles il ne comprend rien et qui, selon toute apparence, s'amuse de lui dans une sorte de ballet fou, démoniaque ou splendide, duquel il semble très difficile de sortir indemne ou sain d'esprit. Ainsi, le destin de Job est, pourrait-on dire, une sorte de symbole ou d'exemple fascinant de la façon dont l'humain est appelé à rencontrer – et à « négocier » – avec l'incompréhensible, l'arbitraire et le sublime de la transcendance.

Par la même occasion, on entrevoit immédiatement qu'il s'agit aussi d'une situation que tout analysant va affronter de manière plus aigüe encore, lorsqu'il se livre, en toute sincérité, à la confrontation avec les obscurités qui l'habitent, le hantent et parfois le détruisent. Soit ce que l'on nomme généralement, faute de terminologie plus appropriée, l'inconscient ou « son » inconscient :

Le livre de Job ne joue que le rôle d'un paradigme à propos d'une expérience du divin et de ses modalités, qui possède pour notre temps une signification toute particulière. De telles expériences fondent sur l'homme, qu'elles viennent de l'extérieur ou de l'intérieur, et il est parfaitement inutile de tenter de détourner leur signification par des interprétations rationalistes, destinées à en affaiblir l'action apotropaïque ⁽¹⁰⁹⁾.

109. De façon à en détourner les effets fâcheux.

Mieux vaut s'avouer l'effet qu'elles produisent, se soumettre aux affects qu'elles déclenchent, que chercher à échapper à leur puissance par toutes sortes d'opérations intellectuelles, ou à s'en dégager, sur le plan des sentiments, par une réaction de fuite. Quoique, en s'abandonnant à l'ébranlement émotif, on imite toutes les mauvaises qualités de l'acte de violence qui nous a affecté et quoique, de cette façon, on se rende coupable des mêmes travers, il n'en demeure pas moins que c'est ainsi qu'on réalise précisément le but de tels événements : ils doivent pénétrer dans l'homme, l'atteindre en profondeur, et lui doit succomber à leurs effets. C'est pourquoi l'homme doit se trouver affecté, sinon l'efficacité de l'événement ne l'a pas atteint et le déroulement de celui-ci se serait produit en vain ⁽¹¹⁰⁾.

- Récit scandaleux ensuite, dans la mesure où il met en scène une situation littéralement perverse, dans laquelle Job – la créature – devient l'enjeu d'un véritable pari dont il ne connaît aucun des tenants et aboutissants, dont il ignore également la finalité et dont il aura suprêmement à pâtir. Le pari engagé par les entités divines (Yahvé, Satan) est en effet, d'un point de vue éthique, parfaitement exécrationnel. Jouer de la vie, des biens, de l'assise affective, matérielle et sociale d'un sujet pour en tester la loyauté apparaît, pour toute personne sensée, un pari sinon ignoble, du moins parfaitement vain de la part d'entités soi-disant omnipotentes et omniscientes.

Bien sûr, ce récit est à entendre comme une métaphore. Ou plutôt, comme ce que la créature est capable de fabriquer, de manière interprétative, lorsqu'elle se heurte à l'inacceptable ou à l'horreur de la destruction. Ainsi, le canevas proposé par le destin de Job est extraordinairement éclairant, non seulement pour tout ce qui touche à la thématique de la trahison (et/ou de l'abandon), mais aussi, plus généralement, par rapport au statut de l'homme confronté aux « incommensurables ⁽¹¹¹⁾ » qu'il ne manque pas de rencontrer, ainsi

110 . C. G. Jung, *Réponse à Job*, p. 25-25.

111. Faits et événements inhabituels, dépassant largement le cadre d'appréhension quotidien.

qu'aux opacités qui le hantent et le traversent. Et, donc aussi, relativement aux enjeux fondamentaux du travail analytique ou thérapeutique tel qu'il apparaît dans son sens le plus radical ou le plus global.

Le destin de Job

Le livre commence par la présentation du personnage éponyme. L'Ancien Testament le décrit comme un être extrêmement intègre, certes nanti et richement pourvu du point de vue matériel, et possédant, de surcroît, une belle progéniture : sept fils et trois filles. Toutefois, et malgré l'étendue de ces possessions – superbe postérité, domesticité innombrable, troupeaux, terres –, qui aurait pu faire de lui un être vénal, Job est resté droit et sa foi n'a pas été souillée par toutes ces gratifications. Il est comblé, heureux, obéissant à Dieu et soumis à l'héritage moral de ses pères. On se trouve ainsi face à l'exemple même de l'homme impeccable, au sens étymologique du terme, c'est-à-dire au sujet sans tache, *sans péché* (formé du *im-* privatif, « sans » et de *peccable* – « péché »). Il représente, par excellence, celui qui se révèle exempt de faute aux yeux de la tradition ou du *Zeitgeist*. S'inscrivant dans une filiation de soumission et d'obéissance, au même titre que le frère aîné de la parabole néotestamentaire de l'enfant prodigue, il ne la remet pas en question et se montre même excessivement scrupuleux à l'égard de ceux qui pourraient, autour de lui, ne pas respecter l'ordre divin, dans la mesure où il prend soin de purifier ses enfants après que ceux-ci aient festoyé.

Dès cette présentation achevée, la scène bascule. On se retrouve alors en présence de Yahvé recevant son conseil, c'est-à-dire, selon la Septante, ses anges, ou, en tout cas, des êtres supérieurs aux humains, sortes d'intermédiaires entre lui et les créatures, accourus pour rendre compte de leurs actions sur terre et au ciel. Parmi eux se trouve Satan. Yahvé lui demande d'où il sort et le prince des ténèbres lui répond qu'il vient de *rôder* et de *flâner* parmi les humains.

Soit dit en passant, ces deux termes sont intéressants, dans la

mesure où l'on se rend compte que l'Ancien Testament est parfaitement au courant de l'omniprésence des « émanations » sataniques en ce bas monde, et qu'elles procèdent d'une sorte de tranquille désinvolture à laquelle il demeure épineux de trouver le moindre sens. Ou de se soustraire. Fin de la parenthèse.

Yahvé interpelle alors Satan en lui demandant s'il a remarqué son serviteur Job, et la formidable probité dont ce dernier fait preuve, craignant Dieu et se gardant du mal. Ce à quoi Satan réplique que le personnage a beau jeu de se montrer si vertueux, tant que cela ne l'empêche pas de jouir de ses innombrables biens. Mais que l'on touche à un seul d'entre eux, et l'on verra cet hypocrite s'affranchir immédiatement de ces nobles positionnements. « Étends la main et touche à ses biens ; je te jure qu'il te maudira en face ⁽¹¹²⁾ ! » éructe Satan, dont on devine l'agacement à l'énoncé d'un tel défi. Yahvé donne son accord pour que le tentateur s'en prenne aux biens de Job, à condition qu'il ne porte pas la main sur lui.

Dans les jours qui suivent, notre héros perd tout. Troupeaux, pâtres, serviteurs, tout y passe, y compris ses enfants, écrasés par une maison qui les abritait lors d'un repas pris en commun. Job se retrouve sans rien. Sa progéniture a péri, son cheptel est décimé, tous ses biens sont anéantis. Il déchire alors ses vêtements en une sublime exclamation – qui entérine l'échec du pari satanique :

Nu, je suis sorti du sein maternel,
 Nu, j'y retournerai.
 Yahvé avait donné, Yahvé a repris :
 Que le nom de Yahvé soit béni ⁽¹¹³⁾.

Effectivement, et malgré toutes ces déconvenues, Job ne blasphème, ni n'adresse à Dieu de vains reproches. Ni même ne s'en détourne...

112. Job, 1, 11.

113. *Ibid*, 1, 21-22.

L'ange démoniaque, vexé, défie à nouveau Yahvé en arguant du fait que, certes, Job ne l'a pas maudit après tous ces malheurs, mais il suffirait que l'on touche à son corps, à son intégrité physique pour qu'il le maudisse séance tenante. À nouveau, Yahvé accepte le défi, à condition que soit respectée la vie du pauvre bougre. Ce que Satan accepte de bon gré, avant de retourner à ses basses besognes.

Dès cet instant, Job est affligé d'un horrible ulcère et s'assied sur un lit de cendres, armé d'un tesson pour gratter les croûtes parsemant son corps. Sa femme l'enjoint alors de maudire et de se détourner de Dieu (il semblerait que l'on ait déjà vu ce motif quelque part...), ce à quoi il se refuse à nouveau sublimement, lui rétorquant qu'accepter le bonheur comme venant de Yahvé est aussi sensé que d'en supporter les tourments. Et le pauvre homme s'abstient encore de dénoncer ou d'abominer la puissance divine.

Ses trois amis, apprenant les maux qui l'affligent, décident alors de venir le soutenir dans sa peine. Il s'agit d'Eliphaz, de Bildad et de Cophar. Arrivés auprès de lui, ils restent médusés devant tant de peine et se posent à ses côtés, sans mot dire, durant sept jours entiers.

S'ensuit alors une série de discours, ou discussions, entre Job et les trois hommes, au cours desquels les uns et les autres tentent de cerner les raisons profondes qui l'ont, à ce point, livré au courroux divin. Job se défend bec et ongle, jure de sa bonne foi et de sa parfaite probité. L'ensemble de ces échanges s'achève sur une intervention de Yahvé, assez tonitruante, à l'issue de laquelle le héros reconnaît sa parfaite ignorance des desseins divins. Il est alors restauré dans sa fortune, et ses biens en sont même accrus au double. Il aura ensuite sept fils et trois filles, et est gratifié de cent quarante années d'existence supplémentaire – ce qui n'est pas mal. Enfin, il meurt « chargé d'ans et rassasié de jours ⁽¹¹⁴⁾ ».

Tout est donc bien qui finit bien.

114. *Ibid*, 42, 16.